

## AVANT-PROPOS

Julien Allavena et Matteo Polleri

Presses Universitaires de France | « Actuel Marx »

2019/1 n° 65 | pages 149 à 154

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130821014

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2019-1-page-149.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# DoCU- MeNTS

## AVANT-PROPOS

Par Julien ALLAVENA et Matteo POLLERI

—  
150 —

L'histoire du marxisme est marquée par une pluralité interne et un renouvellement continu, et la tradition de l'« opéraïsme » italien des années 1960-1970 puis du « néo-opéraïsme » des années 1990-2000 n'échappe pas à cette hétérogénéité constitutive. Dès sa période de formation, l'opéraïsme a en effet puisé à plusieurs sources théoriques (le bordiguisme, le socialisme dissident, l'anarcho-syndicalisme, le léninisme, l'héritage philosophique du jeune Lukács...), mais aussi disciplinaires (économie politique marxiste, sociologie, critique littéraire...). Les contributions de Romano Alquati – bien moins connues en France que celles de Raniero Panzieri, Mario Tronti ou encore Antonio Negri – sont caractéristiques de cette confluence. Issues d'une rencontre féconde entre la théorie marxiste qui venait de se former autour de Tronti et Panzieri, et une méthode de recherche empirique héritée des « chercheurs aux pieds nus » (Montaldi, Dolci<sup>1</sup>), elles aboutiront notamment à l'élaboration de l'enquête ouvrière comme « co-recherche ». Pour appréhender la figure et les travaux de Romano Alquati, il est donc nécessaire de synthétiser au préalable le contexte historique et théorique dans lequel les *Quaderni rossi*, revue et cercle de réflexion et d'enquête où l'auteur évoluait, se sont formés et ont officié.

À l'orée des années 1960, alors que le premier numéro paraît, le processus de taylorisation affecte l'Italie de façon inégale et selon une discrimination géographique nette : la rationalisation de la production concerne exclusivement les usines du Nord déjà industrialisé (autour des pôles Gênes, Turin et Milan), tandis que le Sud de la péninsule reste inscrit dans une économie essentiellement agricole. Au Nord donc, l'apparition d'une nouvelle organisation du travail structurée autour de la chaîne de production et de tâches nécessitant peu de qualifications professionnelles reconfigure radicalement la situation de l'usine. L'affaiblissement de la classe ouvrière traditionnelle, qualifiée et pouvant prétendre à l'autogestion dans le cadre de la stratégie du syndicalisme travailliste, se double de l'établissement en usine d'un grand nombre d'ex-ruraux, étrangers aux mots d'ordre productivistes et souvent ignorés par les syndicats. Le

1. Influencés par le catholicisme social, ces auteurs tirent le matériau de leurs recherches de pratiques comparables à celles du « travail social », au sein de populations plus marginales ou *Lumpen*.

décalage entre les aspirations de ces nouvelles subjectivités et les pratiques des organes du mouvement ouvrier traditionnel éclate au grand jour lors des journées d'émeutes de Gênes en 1960, et plus particulièrement lors de celles de la Piazza Statuto de Turin en 1962.

« Nous n'avons pas prévu la révolte, mais nous l'avons organisée », dira Romano Alquati quarante ans après ces événements. C'est que le groupe intellectuel et politique des *Quaderni rossi* intervient au cœur de ces tensions en interprétant la conjoncture comme étant celle du moment de formation d'une « nouvelle composition de classe », articulée autour de l'« ouvrier-masse », interchangeable dans la chaîne de montage, mais surtout potentiellement récalcitrant à la discipline d'usine comme aux exigences du militantisme communiste classique. Pour les opéraïstes, cela indique que la classe ouvrière excède désormais ses représentations officielles, et qu'elle n'est plus seulement un groupe social à organiser dans un « bloc historique », mais un opérateur politique immédiat.

La pratique de l'enquête politique comme « co-recherche » dérive précisément de cette analyse. L'article qui suit ne saurait cependant être compris comme l'exposition d'une méthode formalisée et applicable en tout contexte : la discussion méthodologique en est d'ailleurs absente, précisément parce que chaque enquête menée par les opéraïstes élaborait une démarche originale. Il montre seulement les premiers résultats d'un travail mené au sein de l'usine FIAT de Turin par Alquati et son groupe dans les années 1960, à travers un récit de la dynamique de lutte « à la chat sauvage » survenue en 1963, et une analyse du réseau informel qui la structure. En cela, il est tout à fait représentatif de l'hypothèse opéraïste selon laquelle certaines des luttes ouvrières qui surviennent à ce moment-là sont porteuses d'une capacité de construire – à partir de l'articulation des savoirs des travailleurs à la chaîne – un pouvoir autonome, destiné non pas à la cogestion de la production, mais à la destruction du « travail capitaliste » en tant que tel. Or, l'enquête est partie prenante de ce processus : déployée au sein même de la classe et en dehors des partis et syndicats intégrés à l'État keynésien (faisant tout au plus usage de ceux-ci pour accéder aux usines), elle accomplit en effet la tâche de médiation entre théorie sociale et stratégie politique. C'est ce que l'article qui suit illustre : contrairement à ce qui pourrait être compris à sa lecture, l'auteur n'est en aucun cas dans une simple position d'observation vis-à-vis des événements qu'il décrit ; c'est précisément la co-recherche entreprise par lui et ses pairs qui constitue la trame de l'« organisation invisible » dont il est question ; de même, le journal *Chat sauvage* évoqué est en fait diffusé par le collectif enquêteur. De la sorte, ce texte constitue en réalité un retour sur expérience, une restitution des résultats de l'enquête.

Au regard de ce qu'a été, dans ses profils généraux, le marxisme de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, cette position théorico-politique apparaît comme profondément originale. En refondant la théorie de l'irréductibilité tendancielle de la classe ouvrière à la totalisation capitaliste par l'intermédiaire d'une forme nouvelle de validation empirique, l'opéraïsme d'Alquati postule en effet que la tâche du théoricien, indissociable de celle du militant, est d'intervenir par la pratique de l'enquête dans le développement de la classe ouvrière de façon à le rendre autonome par rapport à celui du capital. Il s'agit en ce sens d'élaborer des formes de connaissance partiales et situées qui seraient mobilisables dans la lutte, et susceptibles de favoriser des processus d'organisation politique « spontanés ».

Ces thèses, les plus importantes parmi celles élaborées par la première génération des opéraïstes, structurent la démarche d'enquête qu'Alquati pratique et formalise. La primauté stratégique qu'il accorde aux segments de la classe qui évoluent au sein des « points avancés du développement capitaliste » s'incarne ainsi dans sa fréquentation des foyers de lutte du Nord de l'Italie. L'autonomie qu'il reconnaît à la formation des subjectivités par rapport au plan du capital, et l'idée d'une prépondérance de la lutte de classe au sein du développement capitaliste qui en résulte, le conduisent à porter d'abord son regard sur les formes de refus opposées à la discipline industrielle, puis sur la façon dont elles peuvent susciter en réaction des transformations technologiques. Enfin, sa pratique de la co-recherche, déclinaison originale du modèle de l'« observation participante », s'affirme à la fois comme méthode et objectif de lutte, dans la mesure où elle s'identifie avec un procès d'organisation politique.

Chez Alquati, la « co-recherche » consiste donc en une enquête destinée à produire une horizontalité entre enquêteur et enquêté, mais qui se distingue d'autres formes d'observation participante en ce qu'elle se concentre sur les modalités d'intensification de la lutte, au détriment de la production d'objectivations de type sociologique ou ethnographique. Quand elle mobilise des données rationalisées, qu'elles soient issues de sa phase d'observation propre ou reprises à la sociologie industrielle, c'est de ce fait seulement à partir d'une herméneutique, d'une méthode d'interprétation, articulée au point de vue du « travail vivant » exploité. Définie comme une enquête qui serait immédiatement action politique, la « co-recherche » constitue alors, selon Alquati, une « idée régulatrice », un idéal dont il faudrait chercher à s'approcher, et dont la complète réalisation correspondrait à une identification parfaite entre production de connaissance et construction d'antagonisme.

Pour toutes ces raisons, l'œuvre de Romano Alquati représente un cas tout à fait singulier au sein même de l'opéraïsme. L'auteur définira

d'ailleurs sa position, au carrefour de la philosophie marxiste hétérodoxe, de la sociologie industrielle dissidente et de la praxis politique, comme étant « intermédiaire », c'est-à-dire comme une opération de liaison entre formulation d'une théorie générale et production de savoirs circonstanciés par les luttes, qui implique également des allers-retours entre université et usine. Dans cette perspective, la co-évolution théorique et politique du chercheur marxiste et des subjectivités exploitées qui se dégage de cet article, ne saurait être identifiée à une simple valorisation du spontanéisme. L'attention qu'il porte aux comportements d'insubordination latents qui précèdent les luttes et les marques de participation effective aux processus d'organisation invitent, au contraire, à voir dans cet exemple de co-recherche alquatiennne l'esquisse d'une « épistémologie matérialiste ».

Les enjeux fondamentaux qui émergent de cet article se cristallisent à ce titre en deux points. En premier lieu, il s'agit pour Alquati de confronter la thèse opéráiste de l'autonomie de la classe ouvriére avec une forme d'insubordination (la grève sauvage) qui se manifeste alors dans la plus grande usine tayloriste d'Italie, et de définir le rapport ambivalent qu'elle entretient avec les modalités de lutte plus traditionnelles (la négociation et la revendication syndicale). En second lieu, ce cas exemplaire de restitution écrite d'une enquête « à chaud » (qui intervient directement dans une situation de conflit) synthétise la lecture opéráiste du développement capitaliste comme succession d'une phase d'organisation de la lutte et d'une phase de restructuration technologique. L'analytique de la sub-somption réelle qu'Alquati formule est alors doublée et recoupée par ce que l'on pourrait appeler une analytique de l'antagonisme d'usine, détaillant ses forces, ses faiblesses et ses potentialités. Cette première traduction française d'un texte d'Alquati pourrait alors contribuer à enrichir certains débats contemporains. Nous concluons en ce sens sur quelques pistes de réflexion qu'elle nous semble ouvrir.

La première est bien sûr relative à la compréhension de l'opéráisme historique. Les travaux d'Alquati nous renseignent en effet sur la pluralité des perspectives et options théoriques développées au sein de cette expérience, souvent réduite – dans le débat international – au néo-opéráisme spinoziste de Toni Negri. Alquati a quant à lui toujours insisté sur les dynamiques de subjectivation politique imprévisibles survenues au sein des transformations successives du « travail industriel » (matériel ou immatériel; manuel ou intellectuel), dans leurs moments informels comme dans leurs phases organisationnelles: une question laissée de côté à la fois par les spéculations de Tronti sur l'« autonomie du politique » et par les recherches de Negri et de ses élèves sur le potentiel de transformation socio-politique immanent à la coopération sociale et numérique, plus

axées sur les grandes mutations à l'échelle globale que sur les niveaux micro-analytiques des rapports de pouvoir.

La seconde est une invitation à aborder dans le détail cette ligne de recherche et de conduite politique qui naît de l'*Enquête ouvrière* de Marx et connaît son incarnation majeure dans les groupes théoriques et militants issus de la nouvelle gauche et de 1968. Cette tradition qu'est l'enquête marxiste doit encore être caractérisée dans sa pluralité, en confrontant par exemple les enjeux de la démarche de collecte *a posteriori* de récits ouvriers impulsée par la revue *Socialisme ou Barbarie* et ceux de la co-recherche opératoire comme articulation immédiate des savoirs et des luttes. Dans la même optique, un dialogue entre la conception mao-spontanéiste de l'enquête qui a pu s'incarner par l'établissement et la co-recherche qui maintenait une relative extériorité du militant vis-à-vis de l'usine est à engager.

Enfin, cette dernière recherche pourrait être enrichie par une analyse des affinités méthodologiques et analytiques entre l'opéraïsme d'Alquati et les travaux foucaaldiens des années 1970, notamment ceux élaborés au sein du Groupe d'Information sur les Prisons. Malgré la différence entre leurs objets de recherche et leurs ancrages théoriques, ces deux formes d'organisation hétérodoxe des luttes ont en effet en commun une même conception de l'enquête comme « production de subjectivité » et facteur d'organisation politique, et une définition similaire du contrôle social et des disciplines comme techniques de gestion des insubordinations préexistantes.